

**ACTUALITÉ**

Né en 1948 (ou en 1951) en Syrie, bédouin, orphelin, élevé par sa grand-mère maternelle, l'homme a appris à lire seul, en écoutant un instituteur de Raqqa à la porte de sa classe. Arrivé en France après son bac, avec 200 francs en poche, il devient Docteur en informatique, ingénieur chez Alcatel Thomson. Il crée sa première entreprise en 1984, avant d'acheter il y a 30 ans une PME en faillite, spécialisée dans les échafaudages. C'est le début du groupe Altrad qui emploie, à ce jour, 17 000 salariés dans le monde. Interview.

Quelle est selon vous la recette de ce parcours exemplaire ?

On ne peut qu'émettre une hypothèse. Dans mon cas il s'agissait de refuser le destin, celui peut-être de devenir berger. Sans mère, ni père, sans école... Il a fallu une dose de combativité et avancer vers autre chose.

Une telle histoire est-elle possible aujourd'hui ?

Honnêtement, oui. La situation économique est certes plus compliquée que dans les années quatre-vingt. En France, on dépense beaucoup, mais il se crée des richesses. Il y a donc des opportunités partout. En les regardant de près, on peut les saisir. ça a été mon cas, ce Bédouin arrivant en France, auquel les banquiers refusaient de prêter 30 000 francs ! Personne ne voulait de cette boîte d'échafaudage. Je me suis lancé...

Quelle est votre conception du management ?

Elle est avant tout humaniste. On a chez une nous une charte de valeurs, « Les chemins du possible ». Nous donnons aux femmes et aux hommes qui travaillent les moyens de se sentir bien. Cette entreprise est faite par les hommes, pour les hommes, en acceptant l'autre, dans la diversité.

Comment avez-vous fait votre place en France ?

ça a été difficile. Je me suis heurté à la différence culturelle. J'étais dans la force de l'âge, 17 ans, mais j'ai eu envie de repartir. C'est rester qui m'a sauvé. J'ai compris qu'il y avait des choses à faire...

L'intégration est un sujet que vous connaissez bien. Quel regard portez-vous dessus ?

Il y a un vrai gâchis. Si l'on met bout à bout trois générations, il y a 30 millions d'immigrés. Et si on regarde la réalité, quand on va dans les zones où ils vivent, on voit que la situation économique n'est pas bonne du tout, avec 50 % de taux de chômage. Et malgré tout les PME réussissent. On a créé des zones de danger. Et il n'y a peut-être pas de remède à cela. Sauf essayer ce que je lance en ce moment avec le gouvernement.

Justement, vous avez été sollicité par le président Hollande pour travailler sur un dossier sur ce thème. Qu'en est-il exactement ?



Il s'agit de l'Agence de développement économique France Entrepreneurs. Nous sommes actuellement en discussions avec Emmanuel Macron pour en poser les bases. Elles s'appuient sur trois actions : formation, information et financement. L'objectif est d'aller dans les quartiers défavorisés. Il y a des zones difficiles, voire dangereuses, que j'irai visiter. On en est qu'au début.

Quel regard le Syrien que vous êtes porte-t-il sur la situation des réfugiés, et sur les terroristes ?

Il y a eu 130 morts. Les esprits sont marqués. Mais c'est le fait de quelques paumés qui ne connaissent rien de l'Islam, souvent, car ils ne savent même pas lire l'arabe ! Certains sont des dealers et rien d'autre. Il ne faut pas tomber dans la psychose, pas perdre son sang-froid, et les frapper chez eux. C'est ce que j'ai dit à Barack Obama lorsque j'ai été son invité. Ces Syriens sont obligés de quitter leur pays. Aidons-les plutôt à revenir chez eux en délogeant Daesh.

En tant que binational, comment jugez-vous la loi sur la déchéance de la nationalité ?

Je ne suis pas sûr qu'il faille aller dans ce sens. Ce n'est pas un sujet qui cible les terroristes. Ces gens s'en foutent de perdre leur passeport français. Et les Français qui vont combattre n'y vont pas en tant que tel... Je ne sais pas si cette loi sera efficace.

Pourquoi vous êtes-vous engagé dans le club de rugby de Montpellier ?

J'ai été sollicité par la ville, le département la région pour venir en aide à ce club. Je l'ai trouvé en faillite. J'ai injecté de l'argent sur mes fonds propres et donc, sans espérer en gagner car cela est impossible. Mais aussi parce qu'il y avait derrière la formation de 1 000 jeunes. Ces gamins ont besoin d'être soutenus. Et je voulais voir si j'étais capable de réussir dans autre chose.

Le thème du concours est le bonheur. Quelle en est votre définition ?

Je ne crois pas au bonheur universel. En revanche, je crois que mon bonheur c'est être utile aux autres, avant tout

à ma famille. Je n'ai jamais cessé d'être tourné vers les autres. Les valeurs de solidarité et de générosité me sont chères.

Ce bonheur est-il toujours lié à celui d'écrire ?

Absolument. Si je ne devais garder qu'une seule chose de tout ce que je fais, aujourd'hui, ce serait cela. L'écriture, on ne peut vous la prendre. ça vous appartient totalement contrairement à l'argent, aux biens matériels... Une partie de moi s'exprime ainsi.

chef d'entreprise, patron d'Altrad

Mohed Altrad

En France, on dépense beaucoup, mais il se crée des richesses. Il y a donc des opportunités partout. Il faut les saisir.

**Recueilli par Emmanuel Hailot**